

ACTION !

Texte de Catherine Boskowitz

À Odile, Aziza, Evelyne, Khady, Christèle

Elle me raconte son pays enfoui, celui qu'elle a choisi, le pays des lamas et du Dieu soleil qui depuis longtemps déjà, est mort sous les coups des conquistadors... Elle s'éclaire quand elle dit : Là-bas j'étais heureuse ... Elle repense aux montagnes et à la lumière qui descend lentement, de cette manière si singulière, au creux de l'Amérique du Sud, le soir vers cinq heures. Elle me décrit la maison aux colonnes pareille à celles des grecs ... C'est comme cela qu'elle s'en souvient : Une maison de colonnes accrochée dans un village andin. La maison de son mari. Et puis tout de suite après elle me dit : Je suis étonnée que tu ne m'aies posé aucune question sur ce que j'ai fait avec les sarahouis... Elle passe ainsi d'un continent à l'autre, c'est elle qui fait le lien. Des Andes aux déserts africains, il n'y a qu'un pas pour elle.

Michel Serre qui vient de mourir avait dit, une fois, je l'avais entendu : « Pour devenir philosophe, il faut voyager ».

À sa façon, elle est une discrète philosophe, car c'est de ses voyages qu'elle tire ce si grand attrait pour ce qui n'est pas comme elle.

Je suis née pas loin d'ici, me dit elle, à C..., tu connais ?

Non je ne connais pas.

Mon père était Lorrain et ma mère Alsacienne.

Mais alors, me dis-je sans lui dire, qu'es-tu donc aller foutre aux quatre coins du monde ?

Elle n'entend pas ma question et pourtant elle y répond, elle est allée chercher ce qu'elle ne savait pas :

Je suis allée soigner. J'étais étudiante en médecine. J'ai décidé un jour d'aller voir MSF. J'avais vu des affiches dans le métro et puis je suis partie là bas, auprès des sarahouis. J'ai fait cela toute seule. Je me suis occupée seule d'une épidémie de coqueluche dans les camps et j'y suis arrivée.

Les camps.

Toujours les camps me dis-je, le monde est fait de camps.

Jean Genet disait : « La France est un pays qui passe d'artiste en artiste. »

S'il était vivant aujourd'hui, peut-être Jean Genet dirait-il : La terre aujourd'hui est un monde qui passe de camp en camp...

Lorsque sur mon vélo, je rejoins le centre ville de Strasbourg en partant du Neuhof où je suis logée actuellement... sur ma route, la rue du Polygone, il y a un camp, un tout petit camp de roms. Il est planté là, juste à côté d'un café. Il déborde dans la rue puis de l'autre côté de la rue, puis devant l'hôpital... Ceux qui y vivent ont été chassés de leur ancien camp alors illico ils ont planté leurs tentes bien en vue pour que tout le monde puisse les voir... Le camp jouxte le café, le touche, le caresse presque. Le café a une petite terrasse cosy. Je n'y vois que des hommes lorsque j'y passe. Est-ce que ceux du camp, peuvent venir y boire un coup ? me demandè-je.

Un, peu plus loin, il y a un autre café, avec une autre terrasse. Un jour je m'y arrête il fait très chaud. Je demande au monsieur algérien qui tient le bar, un grand verre avec du sirop de menthe et du sirop de citron mélangé et beaucoup de glace. Le monsieur rit, me présente un énorme verre, fait le mélange, verse l'eau à ras bord puis y fait glisser les glaçons. Je bois goulue, gourmande, assoiffée et je croque les glaçons. Ça crisse ça, ça klingue sur mes dents, ça descend dans ma gorge, ça glace... J'aime cela. Puis je veux payer mais... Oh merde ! je n'ai pas de monnaie. Je demande au monsieur s'il prend la carte visa ? Non. Zut ! je vais aller chercher de l'argent à une tirette alors ... Non me dit-il. Vous repasserez me payer quand vous aurez de la monnaie, demain ou après demain. Je ne le connais pas ce monsieur... je n'y crois pas, je le regarde.... Vous êtes sûr ? Bien sûr je suis sûr qu'il me répond... Je suis éblouie un instant. C'est possible ça ? De faire confiance à quelqu'un qu'on ne connaît pas ? Il ne me connaît pas et moi je ne sais pas d'où il vient, je sais simplement qu'il a un accent algérien, je reconnais les accents, je reconnais les pays dans les sons que produit le français dit par ceux qui viennent d'ailleurs... Là, je reconnais simplement la confiance. À demain alors ?

La confiance...

Oui la confiance dit la discrète philosophe. Elle reprend son récit sous le feu de mes questions... Ici oui, je fais, ce que je peux ... Oui avec les femmes, les tchéchènes, les arméniennes, les marocaines, les russes... Je donne des cours de français mais ce que j'aime par dessus tout, ce sont les cours de cuisine. On fait de la cuisine ensemble. On aime ça... elles m'ont acceptées elles m'ont accueillies, peut-être parce que je ne leur demande rien je fais avec elle et maintenant je comprends, j'ai commencé à comprendre...

Quoi ? Qu'a-t-elle compris ? En s'occupant des autres, elle s'occupe d'elle... oui mais pas que... Non elle comprend... elle comprend. Elle pense.

Hannah Arendt dit : Penser. Penser c'est vivre.

Est-ce que quand on agit on pense ?

Est ce qu'on pense quand on agit ?

A la Meinau, la discrète philosophe est arrivée dans un monde d'hommes , il a fallu insister, persister, bousculer pour faire sa place, pour organiser ce qu'elle voulait organiser avec les femmes, les étrangers, les autres... Très peu encouragée par ces hommes qui prenaient toute la place, elle y a fait son trou... A quel prix ? Elle ne le dit pas vraiment. Simplement elle me glisse à l'oreille que c'est toujours difficile parce qu'elle a l'impression que pour eux, elle n'est jamais à la hauteur. Mais elle insiste, persiste et reste... C'est sa force tranquille... sa détermination.

Je suis sur l'esplanade devant Pôle sud et le centre socio-culturel. Une femme très belle passe. Elle a le voile savamment noué autour de son visage... la classe ! Elle est la reine du béton et la reine du ciel. Elle avance. L'esplanade devant Pôle Sud est vide. Il est deux heures de l'après midi et elle marche sous le soleil. La terre de la Meinau est à elle. Sous le goudron, il y a un jardin et au bord du jardin, la mer s'étend jusqu'à une autre rive... Peut-être la rive du pays d'où elle vient. Elle est née dans la ville blanche sur les bord de l'Atlantique, la ville des rues brèves et tortueuses et des toits terrasses qui font passage. Est-ce qu'on pourrait passer de toit en toit à Casablanca me dis-je ? Et traverser ainsi la ville jusqu'au désert ?

La Reine entre dans son royaume, il est fait principalement de femmes. Assises autour des tables, dans cette petite salle du centre social qu'on leur accorde une ou deux fois par semaine, quelques heures, elles discutent et rigolent. Chacune différentes. Elle, la reine, elle dit : tous les mardis elle viennent, il y en a de partout, elles viennent, elles veulent être là, discuter parler, ... oui cela les aide. Je crois. Elle dit : Moi je suis arrivée en France, ici je ne connaissais personne et il n'y avait rien pour les femmes à la Meinau, il y avait des associations d'hommes oui, des associations pour les jeunes, pour l'aide scolaire etc ... Mais il n'y avait rien ici pour les femmes. Il fallait que je fasse quelque chose . Alors j'ai créé l'association.

ASSOCIATION ce mot à la Meinau, je l'entends partout... Je l'entends tellement qu'il se dresse parfois comme un mur entre moi et les gens et peut-être entre les gens entre eux...

Ça pourrait être un joli mot « association » et cela devient un mot écran, on ne voit plus les gens derrière, on ne voit plus rien que le mot qui perd son sens et qu'on a envie de démantibuler tant il est prononcé comme un laisser passer, un passeport, un papier administratif, une frontière. Oui une association elle doit rendre des compte, elle peut être contrôlée, on sait où elle est, on sait qui la dirige, on sait ce qu'elle fait... Il y a des gens responsables qu'on peut punir s'ils deviennent irresponsables.

Tu veux faire quelque chose ? Alors fais une association !

Le mot est lâché, instrumentalisé, rangé dans une case, bien rangé, modelé, formaté... Rien qui dépasse. Rien ne peut dépasser.

Moi, je m'en fous des associations !

Ok ok il en faut... Alors je vais passer par les associations. Oui mais les gens derrière ? Les gens ? Les femmes qui se démènent chacune à sa façon, les femmes qui relèvent la tête en même temps que leurs manches, les femmes qui disent « non ».

Un week end, dans un parc somptueux, les associations humanitaires de Strasbourg s'y exposent... Je rentre dans le bâtiment, les tables y sont alignées, association pour les femmes, associations pour l'Afrique, association pour les dons d'organes, association pour le Nicaragua, MSF, association pour le commerce équitable... Derrière les tables il y a des gens. Ils attendent. Ils attendent qu'on leur parle. Ils sont sages et aussi rangés que les tables. Je passe et je ne parle pas. Tout d'un coup j'ai envie de danser. De monter sur les tables . De sauter de tables en tables en tables comme j'aimerais sauter de toit en toit à Casablanca la ville blanche. J'ai envie de defaire les tissus de m'en draper de m'accrocher à un mât et de dire le texte de Claudel :

Fixons, je vous prie, les yeux sur ce point de la Méditerranée qui est à quelques degrés au-dessous de la Ligne à égale distance de l'Europe et du Sud. On a parfaitement bien représenté ici l'épave d'un navire démâté qui flotte au gré des courants. Oui, dans cette nuit, sur ce radeau, dessous cet horizon glacé, au coeur des abris frissonnants, des camps et des bivouacs, détruits à chaque instant recommencés toujours, en Europe, mais aussi en Asie, en Afrique, en terre des Caraïbes et des autres Amériques, ce qui se passe déclenche dans les géographies du vent, en étincelles de sel, en étincelles de ciel, une étrange conférence de poétesses... Toutes les grandes constellations, la Grande Ourse, la Petite Ourse, Cassiopée, Orion, la Croix du Sud, sont suspendues en bon ordre comme de gigantesques panoplies autour du ciel. Je pourrais les toucher avec ma main. À la proue du grand mât s'élève une femme, comme vous voyez, extrêmement belle, elle paraît être une reine... Son foulard flotte dans le vent... La voici qui parle comme il suit : « Ici La Meinau, mi-roche, mi-torche... » ... Mais c'est elle qui va parler. Écoutez bien, ne touchez pas et essayez de comprendre un peu. C'est ce que vous ne comprendrez pas qui est le plus beau, c'est ce qui est le plus long qui est le plus intéressant et c'est ce que vous ne trouverez pas amusant qui est le plus drôle.

Alors la reine parle, elle dit : Ici la Meinau, mi roche, mi torche... Elle soupire : je ne sais pas je ne sais pas ... Mais bien sûr qu'elle sait, bien sûr qu'elle pense. Elle se rappelle de quand elle arrivée en France , et qu'on ne lui a pas validé son diplôme de haute couture... Qu'on lui a fait comprendre qu'elle ne valait rien ou pas pas grand chose, qu'elle devait se fondre dans la masse des pauvres... Elle se rappelle de cela,

il y a plus de vingt ans déjà. Mais elle ne s'est pas dégonflée. Si on la sort par la porte, celle là, elle va rentrer par la fenêtre. Et elle a créé son association... pour les femmes... Ca n'a pas été facile, il a fallu se battre , apprendre, regarder, parler, s'allier, défendre, repousser, formuler, inventer, tisser, répondre, ne pas avoir peur... Elle l'a fait, au su et au vu de tous... Et les femmes l'ont suivie, elles sont venues...

Elle ne savait pas la reine, que l'espace qu'elle avait ouvert avec ses petites mains, sa petite tête allait être un espace infini ... Un puit sans fond, et que jour après jour par le bouche à oreille, les femmes de la Meinau allaient se donner le mot : oui le nom c'est ESPOIR.... pas un mot choisi par hasard... « espoir » : Une femme, une reine ouvre le local d'Espoir. Une chambre d' Espoir. Il faut y aller. Alors ces femmes venues de partout, de l'est, de l'ouest, du sud et du nord, ces femmes enfermées dans les tombes noires de leur solitude, ces femmes qui prennent des coups tous les jours, elles ont vu une chambre s'ouvrir pour elles. Elles sont venues, à pas de loup,, elles sont d'abord restées dans l'ouverture de la porte puis elles ont avancé d'un pas puis de deux et les voilà, chaque mardi, les voilà qui réapprennent à parler dans des langues improbables, mélangées, pour se dire de petites choses d'abord puis petit à petit, livrer le fond du fond du fond du fond du fond...

Une boîte de chassures à l'entrée sert de boîte aux lettres pour celles qui n'osent dire tout haut, ce qui les amène ici, des petits mots y sont glissés :

Partir, rester, mourir, quoi faire ? mon mari me bat tous les jours, aidez moi !

30 ans en France, mon mari ne me laisse pas sortir, je ne sais pas me débrouiller toute seule, aidez moi !

Mon mari m'a agressée physiquement quand il a su que je faisais du covoiturage avec deux hommes pour aller au travail parce que je n'avais aucun autre moyen d'y aller. J'ai porté plainte mais c'est lui qui a eu gain de cause. Ma belle-soeur a témoigné contre moi.

Etant très malade, je suis seule, mes enfants sont en internat, mon mari est très souvent absent. J'ai rencontré l'association espoir. Merci !

Ma mère se fait taper tous les jours, aidez-nous !

Si je pouvais tuer mon mari, je l'aurais fait même si l'islam me l'interdit.

Il me rase les cheveux, me brûle avec des cigarettes. Besoin d'aide . Signé : Marie.

La reine déplie ces mots un par un et elle pleure. Elle voudrait partir loin, ne plus entendre parler de ça... ne plus voir un homme sur terre... Mais elle reprend courage, si ces femmes écrivent c'est que déjà, déjà, c'est possible de faire quelque chose. Elle laisse son téléphone ouvert nuit et jour et dès qu'on l'appelle elle arrive ... la nuit parfois à 2h du matin... Elle frappe à la porte. Le mari ne veut pas la laisser entrer. Elle entend la femme qui pleure derrière le mur... Alors la Reine parle, tout doucement d'abord ? Elle gratte à la porte comme un chat et dit au mari, ouvrez moi, cela va s'arranger, je vous le promets... Elle attend, parfois pendant des heures... Déjà elle a fait cesser les coups. La femme derrière la porte pleure mais le mari ne la frappe plus, c'est un temps de gagné... Comme cela on avance de temps en temps... Elle parle à travers la porte... Elle n'arrête pas de parler Et puis enfin la porte s'ouvre. « C'est pas vos affaires » dit l'homme. Non ce ne sont pas mes affaires mais laissez moi entrer on va parler. Laissez moi. Elle met un pied dans l'entrebaillement de la porte. Il se recule. Elle entre. La femme est dans le salon au fond, la tête entre les mains. Elle s'y dirige. Prend la femme par les épaules et la berce doucement. Elle s'assoie à côté d'elle . Elle demande à l'homme de venir s'asseoir. Il refuse, il reste debout. S'entame alors un long, très long dialogue, le ton monte parfois puis revient au calme... Pour cette nuit, elle trouve les mots... La situation se dénoue et redevient normale si tant est qu'elle puisse être normale. Une nuit de gagnée pour cette autre femme qu'elle même. Une nuit c'est déjà cela. La reine s'en va. Retourne à son lit, à son mari et à ses enfants pour quelques heures avant de se lever à cinq heures pour aller à son travail. Dans la vie, elle est agent d'entretien.

Qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qui se passe ? Est-ce à toi de faire cela ma reine ?
Oui et... non... et oui.... et oui... tu le fais ... qui pourrait en dire autant ?

Agir ... Action... dans cet instant du monde où tout se détraque . Il faut vivre n'est-ce pas ?

Ici à la Meinau , il y a des rues droites et des pistes cyclables... Ici à la Meinau, on roule et on marche. Et les voitures tonnent et les motos rugissent. Et les arbres sont abattus et sur les chantiers, les monstres mécaniques labourent, creusent, écorchent, posent des pierres et coulent la lave de béton et de colle et montent et élèvent les bâtiments...

On dit que c'est pour un avenir meilleur, sans amiante, sans taudis, on dit que ces immeubles qui prennent leurs nouvelles places vont amener du calme et de la joie... Bien sûr il faudra les payer... mais pour l'instant on dit que c'est pour tout le monde, on dit que le quartier va mieux, qu'il se « gentrifie », qu'il va y avoir un mélange de population. Que ça va être du « vivre ensemble ». Que feront ceux qui ne peuvent pas payer ? Est-ce qu'on leur donnera de l'argent pour qu'ils payent ? Ou devront ils

s'en aller, plus loin, plus loin plus loins plus loin.... jusqu'à disparaître ? On dit que non, cela ne se passera pas comme ça. On le dit... Il faut faire confiance n'est-ce pas ? Oui d'accord alors allons y... on dit que mieux vivre dans un appartement ça fera qu'il y aura moins de violence.

Est ce que les hommes ne taperont plus les femmes ?

Est-ce que les migrants du camp auront un appartement ?

Est-ce que les papiers seront moins difficiles à remplir ? Est-ce que les enfants pourront jouer dehors ? Est-ce que les écoles leur apprendront que la vie est belle ? Qu'elle est faite des autres de ceux qui sont différents de soi-même ? Et qu'avec eux on pourrait inventer un autre monde, qu'on peut choisir sa vie ?

Il y a un conte qu'elle me raconte... Elle, c'est une fée cassée... une jolie fée aux os brisés.

Il était une fois une femme qui soignait les autres... Cette femme soignait partout où elle allait... aux urgences, dans la rue, sur son palier... Elle allait de pays en pays, elle était née à Strasbourg et connaissait l'Allemagne et la Belgique, elle circulait pour soigner et rencontrer, elle voyageait et soignait... Elle savait faire, elle réparait les corps... Elle en voyait des corps, des centaines de corps, des vieux des jeunes, des malfoutus, des beaux, des tordus, des corps de déesses, des corps meurtris, des corps désarticulés, des corps sensuels, des tout froids, certains trop chauds, des rigolos, des bizarres... Elle y mettait ses mains, elle avait les bons gestes, elle touchait, elle ouvrait, elle piquait, elle bandait... Un jour dans un hôpital où elle était employée, elle a glissé et est tombée. Comme ça. Glisser et tomber... Pas pu se relever... Allongée sur le sol, mal, atrocement mal. La colonne brisée. La tête dans les choux. Plus de souvenirs. Rien ne revenait. Le nuage, le gris. S'est retrouvée au lit, longtemps, longtemps... Plus bouger. Etais donc venu le temps où d'autres s'emparaient d'elle, de son corps, pour y mettre leurs mains, la toucher, la piquer, la bander. Petit à petit, elle s'est réveillée, a recommencé à bouger ... oh très peu d'abord, très peu... un bras, une jambe, se mettre debout, les béquilles, avancer, un pas puis l'autre... comme ça, tout doucement. Vint le moment où elle a pu remarcher. Retrouver un peu de vie... un peu de souffle. Seulement la douleur ne la quittait pas, jamais... La douleur était comme un sale animal tapis dans l'ombre qui surgissait dès qu'on l'oubliait.

Alors cette fée, euh pardon je l'ai trahie ! « Cette femme du conte » s'est mise à labourer la terre sous le béton de la Meinau, régulièrement dans un petit jardin derrière l'église. Et à planter...

Ce jour là, la fée dans le jardin derrière l'église avait pris trop de temps à s'occuper de petites pousses de lin qui pointaient leur nez fragiles vers le ciel et elle était fatiguée. Aussitôt, la douleur se fit immédiatement reconnaître en plantant ses dents plus brutalement que d'habitude derrière la tête de la femme. Celle ci emit un cri. En face du jardin, de l'autre côté de l'avenue de Normandie, il y avait un café. Un

café d'hommes, un PMU, le genre de café que jamais la femme ne fréquentait. A l'aide de ses béquilles, elle traversa la rue pour y entrer, s'asseoir et se reposer. Un homme la vit souffrir. Il s'approcha. Il avait un accent d'Algérie et lui proposa de l'aider. Tout d'abord, la femme polie ne lui prêta pas réellement attention, mais il insista, lui demandant de lui faire confiance.

La confiance.

Il lui dit simplement qu'il pouvait lui faire rencontrer un étranger qui pouvait l'aider. Sans trop savoir pourquoi elle accepta et rendez-vous fut pris.

L'homme algérien lui présenta l'étranger, un russe. Celui-ci ne parlait pas un mot de français. Elle comprit cependant que cet homme était dentiste en son pays et pratiquait la médecine chinoise. Il lui prit le poignet. De ce contact tellement simple, tellement précis, surgit une évidence : Cet homme, ce russe, pouvait la soigner. Car dans la seconde où il se saisit de ce poignet, la vilaine douleur fit un bond en arrière. Et la fée cassée se redressa. S'en suivit pendant trois ans des rendez-vous réguliers où tranquillement l'homme apposait ses mains sur le corps cassé et peu à peu il eut raison de la folle douleur qui peu à peu se mit à reculer reculer jusqu'à presque disparaître.

L'homme russe aux mains si douces vivait dans la rue, il était sans papiers, sans logement, sans travail, dit « migrant »... destiné à se fondre dans la masse, à disparaître avec les autres sur les routes de l'asile, cet asile château fort dont les douves infranchissables prenaient l'allure du Styx, le fleuve de l'enfer. L'homme russe ne se plaignait pas, il soignait la fée cassée, et jour après jour celle-ci se remettait debout. Pour le payer elle trouvait le moyen de l'aider... de petits gestes, ce qu'elle pouvait, mettre en contact, trouver des petites solutions, faire de petites démarches, nouer des liens... Jusqu'au jour où l'homme ayant fini son travail, disparu dans la nuit du monde des vivants. On ne sait pas où il est...

Fin du conte. La fée depuis ce jour a moins mal et elle recommence à soigner les autres... autrement.

On se réfugie chez un réfugié. C'est bon d'être accueillie par un réfugié. Ça remet les idées en place, dans le bon ordre... Et on est plus libre.

Moi Catherine, j'ai 59 ans. Je bois la tasse. Je n'arrête pas de boire la tasse. Je circule dans la Meinau comme un poisson dans un bocal. Je voudrais être le poisson du Baggersee. Mais je suis un poisson qui boit la tasse, un vilain petit poisson. Je ne connais pas ce quartier, je ne suis pas de la Meinau, les rues sont vides et pleines d'histoires.... J'en ai vu des quartiers dans le monde... J'ai aussi vu des villes debout qui maintenant sont détruites ... Ou des villes détruites qui se sont remises debout. Je me souviens d'un char, place des martyrs à Beyrouth au Liban en 1996, il était couché sur le côté, comme le théâtre d'une guerre à peine terminée, exposé, mort,

gros poisson de fer mort, au milieu de la place. Pour traverser, il fallait passer par deux checks points, l'un tenu par des syriens, l'autre par des libanais, et montrer patte blanche, tendre ses papiers. On passait ou on ne passait pas, c'était au bon vouloir du militaire ou du milicien qui tenait le check point. Moi j'avais un passeport français et je passais toujours bien sûr. Immunité occidentale oblige !

Aujourd'hui j'ai un passeport qui ressemble à l'ancien sauf qu'il a grandi, il s'est élargi, il a déployé ses tentacules, il englobe maintenant plusieurs terres et quelques mers, plusieurs langues, il est européen... et il me donne le même privilège. L'année dernière à la frontière italienne, je n'ai eu qu'à le brandir, ils ne l'ont même pas ouvert, ce petit livret rouge et magique, alors que sur le bord de la route, du côté italien d'où je venais, s'amassaient des dizaines de personnes refoulées à l'entrée parce qu'elles, elles ne possédaient pas de passeport... Elles étaient déjà parvenues à passer entre les barbelés de plusieurs frontières d'Afrique, à glisser entre les vagues de la méditerranée mortifère, mais elles étaient maintenant condamnées à l'errance pour un temps indéterminé sur le sol italien qu'elles ont eu l'audace de fouler sans passeport!

Je marche dans la Meinau et je pense aux passeports, au char couché et au poisson du Baggersee. Je marche dans la Meinau et me dirige vers la rue de Champagne où tout à l'heure je serai reçue par la Magnifique qui me fera asseoir tranquillement dans la pénombre de son salon. J'y serai bien parce que je saurai que la parole de cette femme qui me reçoit, qui prend le temps de s'adresser à moi, sera calme et bienveillante.

Elle aura vêtue une robe bleue aussi bleue que la mer qui nous sépare de son continent. Elle me racontera qu'elle aussi vient de loin, de très loin. Qu'elle a fait le voyage il y a presque trente ans, dans des temps où il était encore possible de voyager sans peine pour rejoindre son mari. À une époque où la couleur de certains passeports n'était pas rédibitoire pour passer les frontières et où les 5583 kilomètres qui séparent Dakar de Strasbourg se faisaient par avion et non à pied comme maintenant à travers les déserts. Elle me dira combien elle s'est sentie seule en débarquant en Alsace et comment elle a cherché du contact. Elle me racontera le moment où elle a décidé de prendre les choses en main, d'accompagner des femmes plus fragiles qu'elle pour les aider à faire du chemin, à devenir autonome, à apprendre le français, à se débrouiller ici... Et puis elle reviendra au présent avec une certaine inquiétude. Et soudain elle rentrera dans le détail... : La violence. Cette violence insensée des hommes qui se déchaînent sur les corps féminins et qui ne fait qu'amplifier depuis quelques années. Ces histoires jamais les mêmes, toujours les mêmes, sur le palier commun, dans l'immeuble d'en face, trois rues plus loin, à cinq patés de maison, partout... Elle me décrira par le menu sa manière d'approcher, d'agir ... Elle me fera pour moi seule un petit théâtre.

Je l'écouterai. Comme une spectatrice passionnée accrochée aux lèvres de la récitante. J'aurais l'impression qu'elle chante ... Qu'elle chante pour ne pas me faire peur. Pour adoucir un peu les horreurs qu'elle me raconte. Qu'elle chante pour déjouer la fatalité, la repousser, la rouler comme on roule un tapis dans un coin. Qu'elle chante aussi pour me tenir éveillée. Pour que je me rappelle qu'à côté, tout près, certaines femmes elles, ne chantent pas. Qu'elle chante pour que jamais je n'oublie qu'il faut chanter, qu'il faut raconter les histoires, les navires, les vents contraires, les maisons couchées, les cendres des mortes mais aussi les sourires qui renaissent parce qu'une main même toute petite, s'est tendue, et que les muscles de dizaines puis de centaines de bras se sont gonflés comme les bouées d'un zodiac et ont construit des ponts mobiles, pas des frontières... DES PONTS !

Et lorsqu'il y a quelques jours je rencontre la solaire, la blonde solaire, je lis sur son visage tous les pièges qu'elle a du éviter mais son corps se tient solide et elle sourit. A quoi bon se plaindre ? Aujourd'hui il faut respirer... La Meinau c'est la Meinau... C'est là où elle est née, elle vit et elle travaille et c'est à cet endroit qu'elle a décidé de distribuer son sourire en même temps qu'elle ramasse les déchets des autres, dans les rues, les cages d'escalier, les paliers, les bureaux, les laboratoires, les trottoirs.

Elle sourit parce que de l'autre côté des montagnes de poubelles, amassées chaque jour, elle s'efforce de regarder les gens... Et lorsqu'elle sourit, elle distingue à travers le plastique, derrière les seringues, derrière les cacas, derrière les bouts de ficelles, derrière les mégots, derrière les crachats, derrière les meubles brisés, elle distingue... de la vie. Elle n'a pas d'illusions, elle sait que la machine à broyer les humains en bien des endroits, fait son œuvre... Mais ce qu'elle sait aussi, par expérience personnelle, c'est que le désespoir n'est pas toujours vainqueur et qu'en se tenant debout, quand on a la force de se tenir debout, on peut, pas toujours mais parfois, inciter les autres à se redresser. Elle rigole la solaire et elle me regarde à mon tour comme elle regarde les autres, c'est à dire au fond de moi. Elle sait qui je suis. Moi l'artiste qui se ballade et qui a beau jeu de frôler les misères sans riquer de toucher le fond.

En parcourant les rues de la Meinau je pense à elle, je me souviens aussi des cités d'Aubervilliers où j'ai vécu il y a trente-cinq ans, parmi mes potes et mes potesses, certains désignés comme immigrés de la seconde génération et d'autres comme « petits » français de souche, tous soupçonnés de délinquance dès la naissance pour être nés en périphérie, en marge, en banlieue. Je me souviens qu'on a fondé notre troupe de théâtre pour se tenir debout et porter haute et fière la bannière de notre mélange, de notre mixité, de notre métissage... de notre liberté aussi. Je ris en me rappelant ça... Parce qu'on pensait alors que le théâtre et l'art en général avait cette

capacité de changer le cours du monde même un tout petit peu et que, pour cela, il fallait simplement ouvrir les portes et dire aux gens de venir...

Je ris d'avoir pu penser une si grosse bêtise ! Car la chose que nous n'avions pas imaginé alors, était que la furie du monde allait, pour un temps du moins, avoir raison de nous.... Et au lieu de s'ouvrir j'ai vu les théâtres se fermer, se bunkériser, se replier sur eux-mêmes comme tout le monde ! et prendre au mot le gros mot diffusé partout comme un poison : SECURITÉ... devenu maître mot d'une société malade, le mot qui sépare, qui rend méfiant, suspicieux, sourd à l'autre, le mot qui dresse les murs visibles et invisibles, le mot qui crée les checks points, le mot qui contrôle, qui ferme les portes, qui éloigne plus encore les cités des centres villes, la périphérie du centre et laisse place... à la défiance.

Et tout le monde a accepté que nous soyons sous les ordres de ce mot « SECURITÉ »... Les artistes comme les directeurs de théâtres, comme toutes les institutions sociales, culturelles, politiques, juridiques ...

Le mot valise remplit sa fonction de détraqueur social.

Et quand c'est sacrément détraqué, tout claque, tout par en crac, en vrac, on plaque on raque, on saque, on devient flaque.

Il en faut des philosophes discrètes, des reines, des magnifiques, des fées, des solaires, pour défier la défiance et aux autres, faire retrouver la confiance.

Et la Magnifique chantera chantera chantera... Pour me dire que ça lui est finalement facile de faire ça parce que des combats vont être gagnés. Qu'on les gagnera malgré tout. Malgré TOUT. Voilà TOUT !

Catherine Boskowitz le 13 juin 2019